

VIOLENCES AYANT ENTRAINE LA MORT SANS INTENTION DE LA DONNER

Adapté du roman éponyme d'Etienne Deslaumes

Les premiers Monologues



Adaptation Sandrine Cohen et Etienne Deslaumes

Mise en scène et réalisation du film projeté pendant la pièce Sandrine Cohen

LES PREMIERS MONOLOGUES

ARMANDE

Il y a beaucoup de films, et paraît-il de bouquins, où l'on voit les morts intervenir alors même que l'histoire est censée être réaliste. Je me souviens notamment d'un film avec Nicole Kidman à ses débuts. Elle était morte ; enfin, son personnage. Eh bien, elle racontait sa petite histoire, face caméra, comme si c'était absolument naturel ! J'avais trouvé ça complètement grotesque. Et pourtant...

Et pourtant. Quand on est vivant, déjà, la vie après la mort on n'y croit pas tout à fait. Sauf quand on a vraiment la foi, sans doute, mais cela n'était pas mon cas : je me suis mariée à l'église car il ne m'était pas venu à l'idée de faire autrement et mes filles ont été baptisées pour le même type de non-raison. Jusque dans les années 1980, c'était toujours comme ça. Et je me suis mariée avec Christophe en 1985 – à vingt ans, en plus, un âge où on fait les choses sans réfléchir, y compris convoler. Même si on décide de se forcer un peu à croire à une vie après la mort, histoire de ne pas trop désespérer, parce que, bon, on a beau affirmer que ce n'est pas vrai, c'est désespérant de ne pas envisager un au-delà, on imagine toujours que cet au-delà est très différent. Ou, plutôt, on se dit que comme cet au-delà ne peut qu'être très différent, nous ne pouvons nous-mêmes qu'être très différents de ce que nous avons été, par symétrie. Genre, si on a perdu son conjoint et que l'on s'est remarié, c'est forcément compliqué si on fonctionne de la même manière. Genre, comme il n'y a plus de carrière, de sexe, de cinéma, de vacances, on s'emmerde forcément si on ressuscite tel qu'on était. Et comme on ne veut évidemment pas admettre que ce qui nous attend soit une nouvelle galère, bien pire que la première, en plus, puisqu'elle n'a pas de fin, on pense qu'on sera autre, mais en restant malgré tout la même personne, enfin presque... Bref, le schéma ne tient pas la route, si on y réfléchit. Mais on n'y réfléchit jamais vraiment, en fait. Tant qu'on est vivant. La vérité, c'est qu'on ne change pas : on n'est pas meilleur ; on n'est ni plus, ni moins angoissé.

Parmi les points qui ne sont jamais abordés, dans les films ou dans les livres qui font parler les défunts, il y a la question de savoir comment ils voient les vivants. D'en haut, avec une longue-vue, tels les dieux de l'Olympe ? Sur une sorte d'écran ? Tous ensemble, de façon panoramique ? Ou bien un par un, au choix, en appuyant sur le bouton d'un clavier ? Je ne répondrai pas à cette question – ni à plein d'autres du même ordre, même si, désormais, j'ai toutes les réponses. Les morts voient les vivants, ça, c'est sûr. Comment ? Vous le saurez le moment venu. Et vous serez surpris parce que c'est tout simple, banal, en réalité. Eh oui ! C'est ça qui est... tragique. Mais ce n'est pas mon propos.

Je vais vous parler de moi lorsque j'étais encore parmi vous.

PATRICIA

Quand ai-je cessé d'être coquette ? À la naissance de Renaud, il y a neuf ans, en 2005 ? Après le drame, en 2006 ? Ou bien cela s'est-il produit graduellement ? Autrefois, je me serais interrogée sur mon apparence, même un jour comme celui-ci : comment vais-je m'habiller pour l'enterrement d'Armande ? Tailleur ou bien robe ? Chignon ou bien cheveux libres ? Non pas que je fusse insensible (si je le suis devenue, c'est après), mais ces détails me paraissaient avoir du sens. Aujourd'hui, j'ai sorti sans hésiter de la penderie ma robe gris anthracite. Je ne me soucie pas davantage de mon confort ; cette robe est trop chaude pour juillet, même en Ile-de-France par un temps maussade.

C'est incroyable ce que l'on peut changer. Jusqu'à ma dernière grossesse, j'étais coiffée un peu comme Catherine Deneuve jeune : cheveux décolorés et longs. Peu avant la naissance de Renaud, à quarante-quatre ans, je les ai coupés, et je suis passée à un blond moins uniforme. Ce n'était pas une abdication. C'était encore de la coquetterie. Deux à trois ans plus tard, je les ai laissés repousser jusqu'aux épaules. Là, ce n'était plus de la coquetterie. Émilien le souhaitait. Les enfants aussi. Pas Renaud, évidemment : mes grands, Aubin et Margaux. Mais je l'ai surtout fait parce que je ne voulais plus aller régulièrement chez le coiffeur entretenir ma coupe. Les cheveux mi-longs, que l'on peut attacher, et quelques mèches de temps en temps, c'est très bien. Au même moment, ou peut-être un peu plus tard, j'ai cessé de m'habiller, sauf pour les grandes occasions. Le reste du temps : un jean, un pantalon de toile, un pull, un chemisier... Finis les ensembles couture et les talons vertigineux. Émilien m'a bien fait une remarque de temps en temps, mais il n'a pas insisté. Je fais le nécessaire lorsqu'il y a un dîner pour les clients de Desforges-de Graaf, la société d'Émilien et de Christophe, parce que, dans la com', il est encore important de s'habiller. Et cela suffit.

S'il n'y avait que pour les fringues que je ne fasse plus d'effort... Hélas ! Ce n'est pas le cas. Tiens ! Il y a aussi la conversation. Émilien conduit. Nous sommes partis de chez nous, rue de Commaille, pour Joinville-le-Pont, où a lieu l'enterrement. Je ne décroche pas un mot. Émilien non plus d'ailleurs. La radio en sourdine nous dispense de feindre un échange.

Je n'ai que cinquante-trois ans. Est-ce qu'il va y avoir un changement ? Est-ce que je dois le décider ? Ou bien est-ce que cela va être comme cela jusqu'à la fin : des choses qui ne m'intéressent plus, d'autres que je ne fais plus, parfois les mêmes, pas toujours, et rien qui prend le relais ?

Je suis triste, et le plus grave c'est que je m'en fous !

ÉMILIE

Mes mains sur le volant et mon esprit qui vagabonde.

Armande s'est-elle suicidée ?

Si elle l'a fait, est-ce à cause de Christophe, c'est-à-dire, indirectement, à cause de moi ?

Elle a eu droit à son entrefilet dans *Nice Matin*, rubrique « faits divers ». Renversée par une voiture en traversant l'avenue Gambetta. C'était en plein trafic. La conductrice n'a pas pu l'éviter. Armande a donné l'impression de se jeter sous les roues. Si ce n'était pas fortuit, on devrait plutôt parler de négligence suicidaire, d'acte manqué, car il existe autant de probabilités de survivre que d'y passer en s'y prenant de cette façon. Mais cela semble impossible, ou presque, qu'il s'agisse d'un simple accident. Pourtant, je n'imagine pas Armande mettre fin à ses jours. Si elle avait dû le faire, elle l'aurait fait avant ; du temps où elle était mariée à Christophe, mon ami, mon associé. Du temps où elle était malheureuse avec lui, où nous passions presque toutes nos vacances ensemble, sa famille et la mienne, dans leur chalet de Courchevel, dans notre maison de Carrouges-les-Agaves, dans le Var, ou encore à l'île Maurice, les derniers hivers. Car elle était malheureuse. Elle me l'a dit lorsqu'elle a quitté Christophe, au moment de la naissance de Renaud. Depuis, je crois qu'elle a eu la vie qu'elle voulait. Elle était libre. Elle avait une bonne pension, le chalet, ses filles. Elle s'est installée à Nice, sans doute pour prendre un nouveau départ avec son copain. Ça n'a pas marché avec lui, d'accord, mais se suicide-t-on pour ce genre de motif ? Je suis très bien placé pour savoir que non. Je ne l'ai pas revue depuis le divorce, si ce n'est lors du mariage de ses filles et de l'enterrement de son père – au cours desquels nous n'avons échangé que très peu de mots. Christophe lui-même n'avait plus beaucoup de nouvelles maintenant que Blanche et Lucie ne vivent plus avec leur mère.

Mais faut-il une raison pour vouloir en finir ? Peut-il ne s'agir que d'une absence de raison de vivre ?

Armande n'était pas blindée, comme je l'avais cru longtemps. Son cynisme, ses multiples relations extraconjugales, c'est parce qu'elle avait été blessée. Au lieu de se révolter, de bifurquer, elle avait dévié. Elle avait renoncé à ce qu'elle avait souhaité, et s'était consolée comme elle avait pu.

Mais était-ce vraiment le cas ?

Je l'avais décrété car c'était commode. C'était reposant d'imaginer ça – déculpabilisant, surtout.

En fait, peut-être qu'elle agonisait. Une interminable agonie dont Christophe et moi-même aurions donné le coup d'envoi, il y a plus de vingt-cinq ans.

MARGAUX

Je n'arrive pas à admettre qu'Armande est morte, même si je suis dans ma Smart pour aller à son enterrement. Ok, elle était jeune, mais pas si jeune que ça. Cinquante ans, ou presque. C'est jeune pour mourir mais, sérieux, ce n'est pas jeune tout court ! Si j'ai du mal à le croire, c'est parce qu'elle était tellement vivante. À Carrouges, quand on était petits, c'est elle qui organisait les chasses au trésor, qui jouait avec nous au water-polo. Avec ma mère, ou même avec mon père, ou Christophe, ce n'était jamais le bon moment. Soit il faisait trop chaud, soit on allait passer à table, soit ils étaient occupés. Armande était la seule à être dispo H24. C'était bien souvent elle qui nous accompagnait au tennis ou au cheval. Elle était toujours cool, toujours de bonne humeur, beaucoup plus gaie que moi aujourd'hui, à vingt-trois ans, déjà plombée, je trouve. Elle ne se la racontait pas, style « Vous, les enfants, vous ne pouvez pas comprendre, vous verrez plus tard, on en reparlera, etc., etc. ». Souvent nous autres, la famille de Graaf, on arrivait à Carrouges avant les Desforges, et même à Courchevel, alors que c'est chez eux. Quand ils arrivaient à leur tour, c'était tout de suite la fête. Le débrief avec Blanche et Lucie, et avec Armande qui voulait toujours savoir si on avait un amoureux. Il y avait aussi le look d'Armande. Elle avait les cheveux courts, elle mettait du gel, portait des Converse ; comme nous. Mais, lorsqu'elle le décidait, elle pouvait faire sa dame comme maman, avec des robes et tout ça. Et elle était belle. C'était un peu mon idéal, à l'époque ! Ces dernières années, je l'ai très peu vue. Elle venait de temps en temps voir maman, dans la journée, lorsqu'elle passait à Paris, et je l'ai croisée une fois ou deux lorsque j'étais encore étudiante. Elle avait changé : vêtements flottants, tresse de cheveux gris. Elle était toujours jolie, mais elle était passée de l'autre côté.

Je me dis qu'Armande n'a pas eu de vie. Et ça craint, puisqu'il est trop tard, maintenant. Heureusement qu'elle s'est mariée et qu'elle a eu des gosses, parce qu'elle n'a eu que ça (*on the other hand*, s'il en avait été autrement, elle aurait vécu pour elle-même, donc vraiment vécu). Car c'était quoi, la vie d'Armande ? Au moins, maman a travaillé quelques années comme hôtesse de l'air avant de rencontrer papa. Armande ? Rien ! *Nothing ! Nada !* Elle a dû faire un an de fac en je-ne-sais-quoi, puis elle a tout laissé tomber pour se marier avec Christophe. Quand il a monté son agence de com' avec papa, elle et maman ont accompagné leurs mecs : dîners, cocktails, etc., à faire de la figuration dans de jolies toilettes. Ensuite, pendant que maman s'occupait de Carrouges, elle s'est occupée de Courch'. Elles échangeaient leurs tuyaux : tel tapissier pour le salon, tel traiteur pour la communion de l'un d'entre nous. Bref, du vide en boîte. Mais du vide qui donnait une impression de contenu. En tout cas, j'espère pour elles. Alors, quand Armande a décidé de divorcer, à trente-huit ou trente-neuf ans, je n'ai jamais trop compris pourquoi, la question a dû se poser pour elle de remplacer ce vide qui, malgré tout, remplissait ce qui lui servait d'existence. Et le remplacer par quoi ? Les amis, c'était ceux du couple ; et les loisirs aussi. Le sport, ce n'était pas vraiment sa came, sauf pour flirter avec les profs, et flirter, à quarante ans, ça fait désordre. Je ne l'ai jamais vue avec un bouquin ou un journal. Son mec, genre gigolo, elle ne l'a pas gardé. Je ne sais pas à quoi elle pouvait passer ses journées, lorsque Blanche et Lucie sont remontées à Paris, pas très longtemps après qu'elle se soit installée à Nice. Elle a dû sacrément se faire chier.

La vie d'Armande, c'est le contraire de celle que je veux avoir. C'était une vie pour les autres, mais sans les autres. Lorsque maman m'a appelé pour me prévenir, j'ai senti qu'elle se demandait si Armande s'était suicidée. Je la comprends : sérieux ! Se jeter comme ça sous les roues d'une voiture !

Mais, en même temps, qu'est-ce qu'on en a à foutre ? Ce qui compte, ce n'est pas pourquoi et comment on meurt, mais pourquoi et comment on vit.

ÉMILIE

Est-ce que je connaissais Armande ?

Oui, je le sais bien, ce sont des lieux communs : on ne connaît jamais l'autre, on ne se connaît jamais vraiment soi-même. Mais dans tous les lieux communs il y a du vrai, beaucoup de vrai.

On finit par connaître plus ou moins la personne avec qui on vit. Et même cette connaissance-là reste malgré tout relative : avec les années, on perd en vigilance, on écoute moins, on regarde moins, sans compter que la personne en question peut changer, s'éloigner, se murer. C'est ce qui s'est produit avec Patricia. Et c'est embêtant : peut-on affirmer que l'on aime quelqu'un que l'on ne connaît pas, ou plus, ou plus assez bien ? Mais j'en reviens à Armande.

Armande était une amie. La femme d'un ami, au départ. Dans ce cas, on prend presque toujours le parti de considérer que l'amitié s'étend au conjoint, par capillarité, en quelque sorte. Cela n'est vrai que dans la mesure où l'on s'en persuade ; les sentiments ne sont pas de l'encre, ni les êtres des buvards. Mais à force vouloir se convaincre de quelque chose, la chose finit par exister. C'est un peu ce qui s'est passé avec Armande. Je suis certain que je ne serais pas devenu ami avec elle directement. Mais j'étais tellement lié à Christophe, nous passions tellement de temps en vacances tous ensemble, que je l'ai intégrée à mon univers affectif, de la même façon que l'on finit par y intégrer les membres de la famille que l'on voit souvent, pendant longtemps, et avec lesquels, pourtant, on n'a parfois rien en commun.

Si Armande était une amie au sens que l'on donne généralement à ce mot, c'est-à-dire une personne que l'on rencontre régulièrement, pour qui on éprouve de la sympathie et avec qui on passe des bons moments, cela ne signifie pas que je la connaissais. L'amitié, au sens que l'on devrait lui donner, au sens de Montaigne et de La Boétie, suppose que l'on se connaisse mutuellement. Sinon, c'est de l'écume, voire une illusion. Pourtant, les gens qui sont prétendument amis, qui sont persuadés qu'ils le sont, se connaissent rarement bien. S'ils ne font que partager des moments conviviaux, sorties, dîners, ils ne voient les uns des autres que la partie émergée de l'iceberg, la partie sociale, souriante. L'autre partie, plus sombre, avec de l'égoïsme chez l'un, de l'irritabilité chez l'autre, restera plus ou moins inconnue. C'est un peu moins vrai lorsque l'on passe des vacances ensemble car il y a toujours le matin où l'on se lève de mauvaise humeur, le jour où un gosse vous insupporte mais, dans les grandes lignes, cela reste à peu près pareil. En outre, dans les circonstances sociales, on ne se voit quasiment jamais seul à seul ; on est presque toujours entre couples. Donc on ne parle pas de soi. Les émotions de chacun ne sont pas le sujet. On va parler des enfants, du boulot, de l'appartement que l'on fait repeindre, de ces cons de cheminots qui sont encore en grève. On part repus. On est content d'avoir de bons amis. Foutaises ! On a simplement passé un moment à parler de tout et de rien, un verre de vin à la main, avec des gens que l'on a déjà vus, que l'on reverra, sans doute, et cela nous suffit pour dire que l'on est amis avec eux.

Au sens le plus exigeant, le plus pointu, de la notion d'amitié, je n'ai guère qu'un ami véritable : Christophe. Certes, ce n'est pas seulement un ami. Mais c'en est un. Parce que je l'aime, mais aussi, d'abord, parce que je le connais bien. Donc je n'ai pas envoyé des sentiments sur un support neutre, comme un peintre envoie de la peinture au pistolet sur un mur, pour décréter ensuite que j'aimais ce support. Je ne peux pas dire pour autant que j'ai d'abord analysé le support, comme un ingénieur froidement professionnel, pour y projeter ensuite des sentiments. Les deux se sont faits ensemble. Si je connais Christophe, c'est parce que nous nous sommes beaucoup vus seuls, au boulot, en dehors du boulot, et que nous nous sommes toujours confiés l'un à l'autre. Pas sur tout, c'est vrai, mais sur presque tout. Rien de cet ordre avec Armande.

Pendant longtemps, Armande était surtout la femme de Christophe. Lorsque nous étions à Carrouges, ou à Courchevel, elle avait des apartés avec Patricia. Elles se sont toujours bien entendu, même si elles ne se ressemblent pas. Avec moi, elle n'en avait pas, si l'on excepte les échanges que nous pouvions avoir sur la température de l'eau de la piscine, le couvert mis ou pas mis, le lave-vaisselle plein ou vide. Je pensais lui être indifférent, ce que j'ai su plus tard être faux. De mon côté, si j'appréciais sa gaîté, son humour grinçant, je lui en voulais un peu de tromper Christophe, même si ce sujet faisait partie de ceux que lui et moi n'avons jamais abordés. Il ne pouvait pas ne pas en souffrir. Plutôt que de creuser la question, je trouvais plus facile de tenir Armande pour quantité négligeable, finalement, voire de la mépriser un peu.

La première fois où un élément personnel, je pourrais même dire privé, dont les autres étaient absolument exclus, est intervenu entre Armande et moi, c'était à Carrouges, au club de tennis. Nous avons joué tous les quatre avec notre prof, un jeune type, Laurent, ou Louis, un prénom comme ça. Nous prenions un verre au club-house. Il faisait grand beau. Je me souviens que les femmes étaient en robe d'été. Patricia en bleu, Armande en rose. C'était un de ces moments où l'on se dit : je suis heureux. En fait, on ne l'est pas. On choisit simplement de l'oublier un instant parce que les circonstances s'y prêtent et que, si l'on ne se disait cela une fois de temps en temps, on mourrait, sans doute. On parlait des travaux d'agrandissement que les Desforges voulaient faire dans leur chalet. Christophe redoutait un recours des voisins, des grincheux, recours qui n'a d'ailleurs pas eu lieu. À un moment, Armande s'est excusée et elle est sortie de la pièce. Nous l'avons tous suivie du regard. Elle était bronzée, gracieuse, très jolie. Jolie comme une femme l'est à l'approche de la trentaine, l'âge d'Armande à l'époque. Un quart d'heure après, elle n'était pas revenue. Nous devions revenir à la maison pour le déjeuner ; les enfants étaient petits et, cette année-là, nous les faisons garder par une jeune fille qui ne s'occupait pas des repas. Je me suis proposé d'aller chercher Armande. J'ai suivi le couloir qu'elle avait pris. À un moment, ce couloir se partage en deux. Une partie, que je n'avais jamais empruntée, continue tout droit, et l'autre forme un coude en direction des toilettes, où je pensais qu'Armande était allée, même si tout ce temps là-dedans, tout de même... La porte des toilettes des femmes était entrouverte. À l'intérieur, pas de lumière. Je suis revenu sur mes pas et, arrivé au coude, j'ai pris l'autre embranchement, celui qui continuait tout droit. Au fond, une autre porte avec, dessus, une inscription que je n'ai pas regardée. Je l'ai poussée. C'était un vestiaire. Celui des profs, je suppose. Et là, contre un mur, Armande, qui embrassait à pleine bouche le Laurent, ou Louis, peu importe. Il ne m'a pas vu. Elle, si. Elle ne s'est pas arrêtée pour autant. Je suis revenu au salon et j'ai dit que je ne l'avais pas trouvée. Cinq bonnes minutes plus tard, au moins, elle est arrivée. « Bon, on y va ? » a-t-elle dit en prenant son sac. Elle n'a donné aucune explication. Personne ne lui en a demandé. Je trouvais qu'elle s'en sortait à bon compte. En lui tenant la portière lorsqu'elle est montée dans la voiture, j'ai cherché son regard. Il a soutenu le mien avec défi. Il m'a semblé qu'elle souriait imperceptiblement. Elle ne m'a rien dit mais son message implicite n'en était pas moins dépourvu d'équivoque : « Je t'emmerde ! » Cet été-là, je trompais encore Patricia avec Sylvie, mais Armande ne pouvait pas le savoir, puisque Christophe lui-même l'ignorait.

À compter de cet épisode, Armande a pris chair. Je savais déjà qu'elle n'était pas fidèle mais je ne faisais que le déduire de différentes circonstances discrètes. Jusque-là, il n'y avait pas eu de preuve formelle. C'est sans doute pour cela que j'ai commencé à m'interroger : pourquoi ? Même si je savais que la réponse à ce genre de questions en contient le plus souvent plusieurs, ce qui la rend particulièrement difficile à trouver. En devenant intéressante, Armande cessait d'être une simple figurante pour devenir un véritable sujet. Je n'en ai jamais parlé avec elle mais chacun de nous deux savait ce que savait l'autre. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, ce qui aurait pu nous éloigner nous a rapprochés car un secret partagé fait lien. À cela s'est sans doute ajouté le fait qu'Armande se doutait que je n'avais rien révélé de la scène dont j'avais été le témoin.

Ce n'est que plus de dix ans plus tard qu'Armande et moi avons fait un autre pas l'un vers l'autre, décisif, celui-là. Mais c'était aussi le dernier.

AUBIN

Ma sœur, qui habite dans le cinquième, aurait tout de même pu venir me chercher au train et m'accompagner à Joinville. En plus, c'était cohérent puisque je suis arrivé gare de Lyon une heure avant l'enterrement. Mais non, elle m'a expliqué qu'elle devait faire ceci et cela, passer par ici et par là, et qu'elle avait peur d'être à la bourre si elle faisait le crochet par la gare de Lyon. Du coup, me voici dans le RER à regarder défiler les stations : Nation, Vincennes, etc. Est-ce qu'elle est purement et simplement égoïste ou est-ce que nous nous sommes perdus l'un l'autre et que rien ne va plus tout à fait de soi entre nous, auquel cas je suis moi aussi responsable ? Ce qui est certain, selon moi, c'est qu'on n'a plus grand-chose à voir l'un avec l'autre. Pourtant, les parents nous ont élevés pareil.

Enfin, quand je dis ça, c'est vite dit, malgré tout. On a été élevés pareil parce qu'on est allés dans les mêmes établissements scolaires tous les deux, qu'on a passé les vacances à Courchevel et à Carrouges tous les deux, bref, qu'on a vécu plus ou moins de la même manière pendant une vingtaine d'années et parce que nous n'avons pas été sujets à de véritables différences de traitement. Tout ça, c'est vrai. Mais si on y regarde de plus près, avec une loupe, et sans que je fasse de parano, on s'aperçoit que Margaux et moi, pour les parents, pour papa, surtout, ce n'était pas absolument comparable. À première vue, le seul point commun que j'ai avec papa, c'est qu'on aime bien les fringues tous les deux. Pas les mêmes, évidemment, puisqu'il a tout de même cinquante-six ans et moi... trente de moins ! Pour tout le reste... Il a fait Sciences Po, il a monté sa boîte de com', gagné plein d'argent, acheté un bel appartement à Paris, une résidence secondaire. Il n'est pas prétentieux, ni maman, d'ailleurs, mais je suppose qu'ils sont contents de tout cela, qu'ils ont le sentiment d'avoir réussi. Les parents auraient été fiers que je marche sur leurs pas, ou à peu près, et ils auraient été rassurés, surtout.

Très jeune, Margaux était déjà rassurante. Toujours dans les premiers, ne faisant jamais de vagues et, cerise sur le gâteau, pianiste, sportive, avec plein d'amis. Moi, je l'étais moins. Timide, inhibé, bien souvent seul avec mes crayons et mes pinceaux, petite crevette effrayée par les autres et aussi par le sport. Donc les parents se sont inquiétés. Ils m'ont un peu brusqué. Et vas-y qu'on t'inscrit au judo, qu'on te fait partir en colo, etc. Comme je n'étais pas entreprenant, on me forçait à faire ce que je ne voulais pas, le plus souvent sans succès. Margaux recueillait des lauriers et moi des haussements d'épaules, voire des reproches. Pas à flux continu, non, mais tout de même. On n'était pas en présence d'une inégalité de traitement, car cela suppose que deux personnes identiques ne soient pas logées à la même enseigne ; or, ma sœur et moi-même sommes dissemblables. N'empêche, j'avais un peu le sentiment d'échouer, peut-être me sentais-je moins aimé. Je dis « peut-être » parce ce qu'un enfant hésite toujours à dire cela. Plus tard, Margaux a continué dans le même chemin : après Sciences Po (comme son papa), elle a fait un master 2 en finances à Dauphine, et elle a intégré le LCL, comme cadre. Apparemment, sa carrière démarre très bien. Elle bosse sur les marchés. Il ne faut pas me demander quoi exactement. Je sais, je devrais m'y intéresser plus : c'est ma sœur, quand même.

Et moi ? Je ne suis pas devenu plus rassurant à l'âge adulte. Mes études ? Ou plutôt, mes non-études. Quand je suis entré aux Beaux-Arts, le moins que l'on puisse dire, c'est que je n'ai pas été encouragé. L'inquiétude, toujours, pour les parents. La crainte que plus tard, je ne gagne pas ma vie, ou pas assez bien, que je sois précarisé. Avec le recul, je les comprends. En plus, j'étais bon en dessin, je m'intéressais aux arts, mais rien d'exceptionnel. La goutte d'eau qui a failli faire déborder le vase, c'est quand j'ai tout arrêté en deuxième année pour partir à Grasse. Heureusement que c'était pour y bosser. Mais tout de même. Que se passerait-il si ce boulot ne marchait pas, ou si je voulais en changer, sans formation ? Là encore, je peux comprendre. J'ai pris des risques, c'est sûr. Je les assume. Je suis heureux de les avoir pris.

Si je me suis éloigné de Margaux, je me suis éloigné aussi des parents. Je leur téléphone plus souvent qu'à ma sœur, une fois par semaine, à peu près. Mais on n'est plus sur le même court. Je ne suis plus

à Paris, je ne suis pas cadre... Les gens que je fréquente, ils ne les connaissent pas. Je pense qu'ils sont déçus, et plus seulement inquiets. Peut-être sont-ils aussi un peu mortifiés que j'aie préféré écouter Éloi, un ami d'ami, au départ, plutôt qu'eux-mêmes. C'est grâce à Éloi ou, selon mes parents, à cause d'Éloi, que je me retrouve à Grasse, à travailler comme lui dans l'entreprise de sa famille, la parfumerie Viguier. Pour mes parents, ce n'est pas très glorieux. Même si j'essaie de valoriser mes attributions, même si je parle du changement d'enseigne qui est mon œuvre, des nouveaux papiers pour les paquets cadeaux, dont j'ai fait les dessins, ils savent bien, et je ne le cache d'ailleurs pas, que dans une boîte comme celle-là tout le monde est un peu polyvalent. Forcément, je fais aussi du rangement, du classement et même de la manutention. Personne n'a jamais fait ça dans ma famille. Mais ça me plaît.

Je ne cours pas, dans ce domaine, après ce que je n'ai pas encore, comme Margaux le fera sans doute toute sa vie, et comme papa l'a toujours fait avant elle : on va conquérir un nouveau marché, puis on va recruter, puis on va ouvrir un bureau secondaire. Manque d'ambition ? Pour eux, sans doute. Pas pour moi. Mes ambitions sont ailleurs.

ARMANDE

En fait, l'empathie, ça n'existe pas vraiment. Regardez tous ces gens qui vont à mon enterrement. Ils sont tristes, d'accord, mais surtout parce que cet événement les ramène aux fondamentaux : pourquoi et pour qui vit-on ? Du coup, ils réfléchissent à leur vie, et cela éveille ou réveille toutes sortes d'émotions, jusque-là engourdies par le quotidien, mais qui ont trait à eux-mêmes. C'est généralement ainsi que ça se passe quand on perd quelqu'un. Cette perte sert de catalyseur et, en réalité, on pleure sur soi. Sauf lorsque le défunt est une personne vraiment très proche, qu'on adorait. En ce qui me concerne, c'est le cas pour Blanche et Lucie. Elles pleurent véritablement sur moi et, si elles pensent à elles, c'est à travers moi.

Dans la vie en général, on pense d'abord à soi et, bien souvent, beaucoup trop à soi. Moi la première, je fonctionne comme cela. J'étais toujours en jeu, et en première ligne. L'autre, aussi proche soit-il, était toujours un peu un instrument. L'instrument de mon bonheur – ou de mon malheur.

Christophe était mon premier amour. Le seul, en fait, parce que ceux que j'ai eus après lui, c'était... plus hygiénique que sentimental. Où en étais-je lorsque je l'ai rencontré ? J'étais inscrite en première année de BTS. Avant ça, j'avais toujours été plutôt mauvaise à l'école, au grand dam de mon père, énarque, un temps adjoint au maire de notre bonne ville de Joinville, et de ma mère, professeur agrégé de lettres (parents auxquels je dois mon vocabulaire d'intellectuelle, qui peut faire illusion quelques instants, voire plus avec un interlocuteur qui n'écoute pas, et on en rencontre des tas...). J'ai depuis longtemps cessé de me chercher des excuses : je ne suis pas devenue mauvaise à la suite d'un événement particulier, comme Patricia avec sa méningite ; je l'ai toujours été parce que je suis paresseuse. Si je ne suis pas obligée de faire un travail difficile, je m'abstiens. Eh oui ! J'ose le dire ! J'ai d'autant moins de mal à l'avouer que j'ai, par ailleurs, des qualités. Je ne me suis jamais sentie coupable de ne pas être parfaite. D'ailleurs, avec l'expérience de la vie, j'ai trouvé chez les autres des défauts tellement plus sournois, tellement plus nocifs... J'ai tout de même décroché le bac (un bac G, le bac pour les nuls, en ce temps-là) et je me suis inscrite en BTS Action commerciale, parce qu'il fallait bien s'inscrire quelque part. J'ai continué à buller, mais pas bien longtemps, puisque j'ai rencontré Christophe, à la terrasse d'un café. Il était beau avec ses boucles rousses. On pourrait croire qu'une fille de dix-huit ans qui rencontre l'homme de sa vie, en tout cas en apparence, s'oublie totalement et ne vise que le bonheur de l'autre. En ce qui me concerne, rien de tel ! Je me rappelle très bien que ce qui me grisait, c'était le bonheur que Christophe me donnait, et celui que j'attendais de mon avenir avec lui. Quand il m'a demandé de l'épouser, même si j'étais déjà un peu moins amoureuse (et, pourtant, il s'est très rapidement décidé), il est devenu le bras armé de ma paresse : puisque je me mariais avec un homme qui avait une bonne situation dans une banque, qui parlait déjà, à vingt-cinq ans, de monter sa boîte, je n'avais plus besoin de finir mes études, ni de travailler. Ouf ! Le raisonnement (ce n'était pas vraiment un raisonnement, c'était à demi-conscient, à ce moment-là) était un peu osé, parce qu'un peu démodé, déjà. Mais bon, personne n'y a trop trouvé à redire ; pas même mes parents, plutôt flattés que leur fille fasse une fin bourgeoise. Lorsque mon bonheur escompté avec Christophe m'a été arraché, ce qui fut aussi fait très vite, j'ai détesté mon mari parce qu'il me rendait malheureuse. Ensuite, il était un pis-aller : l'instrument de mon confort. Bref, ce qui me guidait, dans mon rapport à lui, dans le bon comme dans le mauvais, c'était toujours moi, re-moi et encore moi. Ce que lui pouvait ressentir ? Bof... Je n'y pensais que très rarement.

Que l'amour (celui vécu dans la relation amoureuse) soit un phénomène narcissique, une vue de l'esprit, une construction absolument artificielle, je ne suis pas la première à le dire. C'est tellement évident. Mais allons plus loin. Abordons un tabou : les enfants. Quand on est une mère, on est censée aimer ses enfants de façon inconditionnelle, désintéressée. On ne peut pas être égocentrique dans cet exercice. C'est ce qu'on nous chante. Sauf que c'est faux. Faux pour moi, mais pas seulement pour moi : je ne suis pas un monstre – seulement quelqu'un qui voit, qui vit et qui dit les choses telles

qu'elles sont, et non telles qu'on nous dit qu'elles sont, ou encore telles que l'on voudrait qu'elles soient. J'aime Blanche et Lucie. Mais cet amour n'est pas absolument pur. Il s'adresse en grande partie à moi-même. J'ai eu mes filles très jeune : Blanche à vingt et un ans, puis Lucie à vingt-trois. Avant même qu'elles n'existent à l'état d'embryon, alors que ma maternité n'était qu'une projection, je voyais cette maternité comme utile. Elle allait me donner un statut, car épouse au foyer sans gosses, ça ne tenait pas la route. J'aurais voulu des enfants même si j'avais travaillé, mais là, il m'en fallait. Une fois nées, elles sont devenues l'argument du statut que j'avais choisi. Ensuite, j'ai été bien contente de les avoir, toutes mignonnes, avec leurs robes à smocks de chez Bonpoint. Dans mon amour pour elles entrait une part de reconnaissance ; la reconnaissance du ventre, en quelque sorte.

Avec tout ça, je ne sais pas si je suis claire. Ce que je veux dire, c'est qu'il y a une raison souterraine à nos attachements, même les plus nobles, ou à nos détachements, même les plus excusables, et que cette raison est presque toujours personnelle, égoïste. Mais la plupart des gens ne veulent pas l'admettre parce qu'ils veulent se dire qu'ils sont quelqu'un de bien.

Désormais, je mesure combien c'est dérisoire.

ÉMILIE

Nous arrivons à l'église. J'avais l'itinéraire en tête, pas besoin du GPS, car j'y suis allé plusieurs fois, pour le mariage de Christophe, les communions et les mariages de ses filles et, un peu plus récemment, l'enterrement du père d'Armande.

La mort nous ramène à Dieu. Comme beaucoup de gens, je crois en Dieu sans y croire tout à fait – d'une manière générale. Mais, lorsque la mort frappe, ma foi timide se réveille. Est-ce une forme d'opportunisme, un réflexe thérapeutique ? Sans doute, mais pas seulement, à mon avis. Je ressens que Dieu nous fait un signe, dans ces moments-là, et qu'on le reçoit mais en pointillé, de façon très discrète, tellement discrète qu'on oublie après qu'on l'a reçu et que l'on revient à la case départ, celle du pari de Pascal.

Armande, mon amie, pardon ! Entends-moi ! Écoute-moi !

Lorsque j'ai vu Patrick sur son lit d'hôpital, au mois de janvier, si maigre, si fragile, je l'avais trouvé christique. Dieu était là, cette fois encore. J'ai pensé que Patrick allait vers lui. En dépit de ses péchés qui n'en étaient pas vraiment. J'ai prié pour qu'il le sauve, en sachant qu'il était trop tard. Lorsque Patrick est mort, j'ai prié pour qu'il l'accueille, et je me souviens d'avoir vraiment pensé qu'il l'avait fait et d'en avoir été reconnaissant.

ARMANDE

En fait, vivants ou morts, ce qui nous manque, c'est le courage.

Il nous faut des excuses, des béquilles. On ne veut pas se donner la force de faire face et de construire seuls.

CHRISTOPHE

Les filles m'ont dispensé de la mise en bière. Elles ne voulaient pas que je voie leur mère morte. Je ne le souhaitais pas non plus.

Je suis devant l'église où on se bouscule déjà un peu car il n'y a pas vraiment de parvis. J'ai embrassé des gens que je n'avais pas vus depuis dix, vingt ou trente ans. Je vais en embrasser d'autres avant la cérémonie et après. Ils sont gênés. Ils ne savent pas à quel niveau de compassion ils doivent se situer, s'il y a matière à condoléances. C'est plus facile avec Blanche et Lucie parce que c'est clair : Armande était leur mère et il suffit de les voir pour comprendre qu'elles sont en grande souffrance. Moi, je ne suis pas le veuf, je ne suis que l'ex-mari.

Je ne sais pas si j'aimais encore Armande. Si tel est le cas, ce n'était plus guère conscient, et certainement pas l'explication au fait que je n'ai pas refait ma vie. C'est difficile de savoir si on a cessé d'aimer quelqu'un et, si oui, quand cela s'est produit. Pourtant, on se souvient toujours du début d'un amour. Ce n'est pas logique. Il devrait y avoir une correspondance, une symétrie, comme il y en a une entre le printemps et l'automne.

L'automne (au sens propre) de ma rencontre avec Armande (qui était, au sens figuré, notre printemps) est imprimé dans mon cerveau. Un automne très lumineux. Avec des lumières de printemps, justement. Et Armande à la terrasse du Flore, seule, avec son café. Pas de livre ni de magazine : elle ne faisait pas semblant d'être occupée. Elle regardait les gens – et elle m'a regardé. Moi, j'ai fait semblant : semblant de ne pas la voir, lorsque je me suis assis à la table d'à côté.